

L'ABSENCE

(Texte dédié aux Ami/es de mon site)

Que s'est-il passé sur mon site/blog : ai-je eu une absence..., me suis-je absenté ? En tout cas *j'ai été absent*, depuis près de trois mois. Des raisons « conjoncturelles » (mais touchant au cœur du sujet que je suis) en sont causes (santé, famille), et non une désertion désinvolte. Mais ce n'est pas l'objet de ce texte. Je ne veux nullement verser dans l'autobiographie, même si je sais comme chacune et chacun d'entre nous que la subjectivité, avec l'effort rationnel de la maîtriser, produit ses effets. Je « reviens » (doucement), et mon absence m'inspire quelques réflexions pour mes Ami/es et autres visiteurs bienvenus.

L'Absence, qu'est-ce ? L'absence d'un/e ami/e, au sens aristotélicien (*Ethique à Nicomaque*), à un rendez-vous (ici virtuel) ? Pour autant, « être absent » vous transmute-t-il en « l'être absent » ? Non, il y faut des conditions. Je ne m'attacherai qu'aux plus intimes. L'absence d'un être cher (ce n'est plus moi), imprévue, un peu longue, suscite de l'inquiétude : ne lui serait-il pas arrivé/e « quelque chose » ?

L'absence prolongée accentue l'inquiétude jusqu'à la peur et justifie une recherche voire une « quête ». Parti/e pour deux heures, plusieurs jours, pour toujours ? Pourquoi ? Accident, choix ? L'angoisse intriquée au doute conduisent à (s')interroger, à pleurer, à espérer. Et le temps passe... Non un temps « vide » mais un temps « plein » si j'ose dire.

Après tout quelqu'un peut-être là tout en étant « ailleurs », une sorte de présence-absence pour reprendre l'expression de Jean-Paul Sartre (*L'être et le néant*), comme un père ou une mère « de passage », assurant le matériel, sans une implication qui « retient ». C'est bien d'un temps plein dont je parle : plein de souvenirs (petits gestes, rituels, objets fétiches, papiers égarés, etc.), d'espérance, de regrets, de projets. Et la *plénitude de l'absence* est d'autant plus cruelle. Où es-tu enfin ? Le chagrin le dispute à la colère. L'autre, disparu/e, devient une *absence-présence*, obsédante, impalpable et dense, dans les décors de la nuit et de la vie mettant en scène le plus insupportable : *l'attente indéfinie*.

Il est des absences courtes, qui s'expliquent d'une manière ou d'une autre, avec plus ou moins de bonne foi, et il est aussi des attentes longues, très longues qui finissent par se transformer en horizon de vie, de survie, de désespérance qui ne veut pas renoncer.

Et dans ces absences longues, il est des absences définitives, irréversibles : *la mort*. Ce n'est pas possible ! Entre le déni de la réalité et le deuil de l'avenir, quelle place reste-t-il à *l'espoir* ? Croyance, illusion ? Lorsque vous *aimez*, est-ce que vous tirez un trait comme ça en disant, de fait : « au suivant » ?! Change-t-on de père ou de mère ? Non. Pourquoi changerait-on alors d'Amour ? Ce n'est pas la même chose ? Certes. On ne choisit pas ses parents comme disent certains. Choisit-on « ses amours » ? « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé » (Lamartine, *Le Lac*) : c'est ponctuel ou durable, voire éternel ?...

Dans une phrase profonde à la résonance lugubre, Auguste Comte, père de la sociologie, écrivait : « Les morts gouvernent les vivants » (*Catéchisme positiviste*). C'est dire l'importance qu'il attachait au passé et à la transmission. Toutes transpositions faites, peut-on, ou doit-on si l'on suit Nietzsche, *vivre en oubliant* (*Gai Savoir*) ? L'oubli délivre peut-être de la pesanteur difficile à assumer de l'absence inéluctable.

Mais oublier est un *choix*, qui, aujourd'hui se heurte au « devoir de mémoire », qui est, et doit être (pour ne pas encourir le risque de la confrontation subjective et idéologique entre la mémoire des bourreaux, négationnistes, et celle des victimes), aussi, indissociablement, un devoir *d'histoire universelle*, par rapport à la Shoah, la plus rationnelle et horrible « solution finale » consistant à éliminer systématiquement et « scientifiquement » les Juifs.

La psychanalyse freudienne a montré que l'oubli, ou le « refoulement », de ce qui nous « dérange », nous « arrange », même au prix de la névrose, afin de retrouver une « fausse innocence » ou une « fausse conscience » : les symptômes de souffrance, qui sont le prix à payer pour ce faire, seraient-ils donc moins « éprouvants » que le face à face avec la vérité, notre vérité ? Pour beaucoup, s'accommoder de l'irréparable est une solution « à crédit ».

Disparu/e à jamais ? Quel jamais ? Celui d'une objectivité qui a ses limites de validité, celui d'une mémoire qui « négocie » un virage (visage, mirage ?), celui d'un néant ou celui d'une éternité ? Ces questions ne témoignent-elles pas d'une *irréductibilité* qui confère à l'absence sa pleine *positivité* (fut-elle désirée consciemment ou non) ? L'Autre absent reste présent à l'horizon de la vie « nouvelle » que l'on peut (et doit souvent) choisir, comme l'ombre portée de ce qui a donné du sens à notre cheminement jusqu'à ce jour, et qui rappellera aux soleils de nos futurs midis, ce qui fut, reste et restera un début, un *commencement*. Oh il ne s'agit point de « culpabiliser » mais bien de *se souvenir que l'oubli est un don du passé*.

J'ai conscience en me relisant, que tout cela peut paraître un peu lugubre, même si j'ai souligné la positivité possible de l'absence.

Mais je n'ai point évoqué l'absence désirée ! Non celle de quelqu'un dans la mort bien sûr, mais dans la vie : il peut arriver que parfois nous souhaitions l'éloignement définitif d'une personne de notre vie (rupture, divorce, etc.), mais aussi son éloignement provisoire afin de « souffler » : pour reprendre un titre justement célèbre de Fred Vargas : « *Pars vite et reviens tard* » !

Et « n'oublions » pas les absences de ce qui n'est point advenu ou de qui n'est point venu/e : l'absence dont on espère la présentification inaugurale (quitte à la regretter plus tard comme dit précédemment). L'absence qui flirte avec le Désir. Nietzsche encore : « Il est tant d'aubes qui n'ont pas encore lui » (*Ecce Homo*)...

Gérard GUILLOT

Mars 2008